

Marianne Alphant

Petite nuit

**MARIANNE
ALPHANT**

P.O.L

Petite nuit

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'HISTOIRE ENTERRÉE, 1983

Chez d'autres éditeurs

GRANDES « Ô », Gallimard, collection « Le Chemin »,
1975

LE CIEL À BEZONS, Gallimard, collection « Le Che-
min », 1978

MONET, UNE VIE DANS LE PAYSAGE, Hazan, 1993

MONET EN HOLLANDE, Hazan, 1994

CLAUDE MONET EN NORVÈGE, Hazan, 1995

PASCAL, TOMBEAU POUR UN ORDRE, Hachette littéra-
tures, 1998.

L'APPARITION À MARIE-MADELEINE (avec Guy Lafon
et Daniel Arasse), Desclée de Brouwer, 2001

Marianne Alphant

Petite nuit

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-228-2
www.pol-editeur.fr

Pour Béatrice, qui ne lira pas ce livre

Tout était en l'air au château de Fleurville.

Sur la terre stérile un souffle léger passait : il semblait muser. Le père et la mère de Julien habitaient un château, au milieu des bois, sur la pente d'une colline. Que le désespoir est la maladie mortelle. Nous vivions dans une paix profonde au village d'Anstatt, au milieu des Vosges allemandes. Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur. Depuis un peu après deux heures jusque vers le déclin de la longue après-midi de septembre, silencieuse, brûlante, fastidieuse et morne, ils restèrent assis dans ce que Miss Coldfield continuait d'appeler le bureau. La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les

dernières années du règne de Henri second. Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, or la terre était vague et vaine, les ténèbres couvraient l'abîme, l'esprit de Dieu planait sur les eaux.

Oui ?

Levant tout à coup des yeux comme dilatés par la lumière. Découvrant l'étendue sans fin d'un paysage. Ouvrant un livre : Charlotte et sa cabane de mousse ; la pluie tombant au petit jour sur deux enfants endormis sous un arbre ; Madeleine Blanchet lavant son linge à la fontaine auprès du champi. Les psaumes chantés par toute la terre. Longtemps je me suis couché de bonne heure. Braoum ! Vraoum ! C'est le grand décombre ! Je suis un enfant trouvé. J'ai fait, dit-elle (comme soucieuse), et se parlant à elle-même tout en commençant de m'adresser la parole [un trou, quelque chose manque] puis c'est : *marmonnant*, ou plutôt : *mâchant* des paroles de ses vieilles dents historiques – le reste s'est perdu, on n'a pas toujours en tête les phrases exactes, fondatrices, magiques, les phrases *déclencheuses*. Elles vous précèdent pourtant, elles marchent devant

vous comme Orphée vers le jour, on les suit, on court derrière elles : Maman, maman, attends-moi. Demain dès l'aube à l'heure où blanchit la montagne, No longer mourn for me when I am dead, Le jour passé de ta douce présence, Ibant obscuri sola sub nocte per umbram. Un pli mental, un patchwork, un long refrain fait de bribes raccordées, Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche, nuit ma fille *stille Nacht* si calme si douce cette nuit cette marche bercée de chantonnements syncopés, grégoriens, de passages inaudibles, bouche cousue, c'est un secret, *a blank* disait Elizabeth Barrett Browning à la mort de son frère, *And what's her history? – A blank, my lord*, c'est du Shakespeare, une page vide, Monseigneur, je ne puis en parler. *A blank*, mais on ne tuera pas ce murmure intérieur, incessant, ses variations en arpèges tout bas comme à Villequier, *Ô souvenirs, ô forme horrible des collines* tandis qu'on marche vers le champ triste à côté de l'église, comptine, petit rythme, berceuse liant *Mon berceau s'adossait à la bibliothèque*, John Donne gravant un nom sur une vitre, Marc-Antoine mourant *I am dying, Egypt, dying*.

Figures de l'amour, spectres multiples et chuchotants des livres. On se retourne vers eux, ils s'échappent, oh ne me quittez pas, vous êtes le monde, c'est vous qui m'avez créée.

C'est vous ma mère – mais peut-on le dire ?

Du divan où elle s'allonge chaque semaine pendant cinq ans, elle n'a d'autre ressource que d'observer la végétation du petit jardin sur lequel s'ouvre la porte-fenêtre : c'est vert, cela bouge un peu les jours de vent, on devine le ciel entre les branches. Elle n'a rien à dire, elle n'est rien. Aucune idée intéressante, pas de rêves, pas de symptômes, le dénuement.

Oui ? dit-il derrière elle, oui ?

Il se tait, griffonne, froisse des papiers – petits bruits dont parlent tous les patients : il s'est endormi ? il fait son courrier ? il s'ennuie bien sûr, pense la patiente paranoïaque. Elle sait trop bien qu'elle n'est pas à Vienne, au 19 de la Berggasse, couchée sur le divan freudien du cabinet aux antiques. Il n'y a pas derrière elle cette présence souveraine du grand homme dont la voix s'élèverait par intermittence, expliquant, rapprochant, dévoilant. Elle qui n'a

jamais rien voulu comprendre à Lacan, il a fallu qu'elle tombe sur un lacanien qui ne dit mot. Êtes-vous lacanien ? lui a-t-elle demandé dans les premiers temps. Vous le savez bien, a-t-il répondu d'un ton bourru, sinon vous ne seriez pas ici. Non, justement, elle ne le sait pas, elle ne sait rien, toutes les idées s'évanouissent, il n'y a plus qu'à s'allonger. Mourir, dormir ? Dormir – rêver peut-être ? Parler.

Au pied du divan de Freud elle sait qu'il y avait un moulage en plâtre de la Gradiva ; au-dessus du divan lui-même, une grande photographie du temple de Ramsès II à Abou Simbel ; près de la Gradiva, une reproduction du tableau d'Ingres *Œdipe et le Sphinx* ; ailleurs, des fragments de fresques pompéiennes, un centaure, un dieu Pan, un autre Sphinx, une déesse ailée, un silène, les dieux égyptiens Horus, Osiris et Anubis, un fragment de sarcophage entre deux stèles funéraires. Bustes de dieux, statuettes, choses anciennes déterrées. Il parlait des antiques comme de « l'immortalité de nos émotions », il pouvait montrer des pièces de sa collection à certains

patients, faire tourner entre ses mains une petite Athéna, commenter son propre goût pour l'archéologie.

Êtes-vous ma mère ? Oh, soyez-la. Portez-moi comme ma mère ne l'a jamais fait. Mais on ne le dit pas, c'est impossible.

Oui ?

Freud en vêtement de nuit, le 24 juillet 1895, rêvant d'Irma dont il examine la gorge – est-ce que tout n'est pas parti de là, jusqu'au fait qu'elle-même vienne s'allonger dans cette pièce étrangère les yeux sur le petit jardin, muette et misérable ? Val-d'Isère, chalet des Hauvette, seconde année de licence. Ses amies partent skier dès le matin mais pour sa part elle sort peu. Une seule descente épuisante le premier jour sur une piste trop raide et en voilà assez. Elle s'aventure de temps à autre aux abords du chalet, le visage congestionné par la lecture, fait cent mètres sur la petite route enneigée, revient en hâte retrouver son livre et sa position sur le banc de bois devant la table, hors d'elle et du monde, lisant *La Science des rêves*.

Longtemps plus tard, c'est à Strasbourg que Martine lui parle de l'analyse comme d'un

lieu psychique. Un lieu ? Justement elle n'en a pas, elle n'en a plus, en a-t-elle d'ailleurs jamais eu un qui soit exclusivement à elle – en dehors des livres bien sûr ? Ce sont eux ses antiques, ses statuettes d'Athéna, ses traces psychiques, ses preuves de *l'immortalité de nos émotions*. Alors, oui, va pour le lieu psychique. Et tout lui vient si facilement les premiers mois, il y a tant de choses, croit-elle, à raconter qu'elle a peine à admettre un jour en pleine séance que c'est fini : elle n'a plus rien à dire. La revoilà, bien sûr, l'aphasie, ce vieux symptôme qui reparait quand elle se sent écoutée. Le pire est qu'elle soit venue là pour ça, justement, pour ce silence derrière elle, pour cette fameuse *écoute* – comment a-t-elle pu s'imaginer que le symptôme n'en serait pas renforcé ? Impossible d'en parler, impossible de parler.

Oui ? dit-il à mi-voix derrière elle comme pour l'encourager (cela fait partie du protocole, se dit-elle à chaque fois, reconnaissante et agacée).

Certains patients pleurent, d'autres sont agressifs, quant à elle il lui semble qu'elle essaye surtout de meubler le silence. Avec

quoi ? Ce serait trop beau d'avoir de quoi meubler – il a justement des meubles étranges, sièges et canapé tendus d'étoffe turquoise ou panthère, mais cinq ans durant elle n'en parlera pas, *n'associera* pas, ne fera même pas ce mauvais jeu de mots qui montrerait qu'elle a un peu d'esprit, mon Dieu, de *Witz*. Non. Pour comble, pas un seul rêve à raconter. L'année des vacances de neige à Val-d'Isère, elle a beaucoup rêvé, remplissant d'analyses et de notes un carnet dont elle a retrouvé récemment quelques feuilles jaunies dans le volume de Freud. Même chose au début de sa psychanalyse, et puis la panne. Plus rien. Plus rien que l'affolement d'être couchée là, stupide, sans avoir rien à dire.

Oui ?

Est-ce qu'elle va raconter, mais il le sait bien, que c'est la grève depuis quinze jours, qu'il faut marcher toute la journée dans Paris pour aller d'un rendez-vous à l'autre ? Impossible de rentrer chez soi avant le week-end. Pour une fois, pourtant, elle ne songe pas à se plaindre : comme une tempête de neige, une inondation, une catastrophe, la crise a son

charme. Il y a ces nuits bizarres dans l'appartement vide qu'on lui a prêté, les soirées dans une brasserie de la place Maubert, les emplois du temps perturbés. Quoi d'autre ? Il fait un froid de loup, elle écoute le *Stabat Mater* de Pergolèse en boucle, Jean lui a fait une scène épouvantable au téléphone avant de s'en excuser le lendemain par télégramme, la vie courante est un problème, rien ne fonctionne, il faut improviser sans cesse, des manifestants ont envahi le bâtiment qui a été fermé en toute hâte le temps d'appeler un responsable, mais le président était à Prague, l'un des directeurs à Madrid, l'autre dans la nature, quant à la directrice générale qu'on croyait en stage d'anglais à la Baule et qui se trouve en fait à New York avec un amant – elle parle d'une voix tendue et, derrière elle, c'est à ne pas croire, il *rit*. Impossible, elle n'en revient pas. Elle tend l'oreille, c'était bien un petit éclat de rire bref, il a ri.

Voulez-vous être mon père ? Le pouvez-vous ? Ou ma mère ?

Freud disait à Hilda Doolittle qu'il n'aimait pas « être la mère dans un transfert. »

Et pourquoi, lui demandait-elle ? « Cela me surprend et me choque toujours un peu. Je me sens tellement masculin. » Au moins H. D. savait-elle ce qu'elle était venue faire dans le cabinet aux antiques : « voir sa mère à Vienne » ; quel réconfort ce serait de savoir ce qu'on vient chercher là. Un apprentissage ? La consolation ? Une *Vita nuova* ? Ce qu'on n'a pas connu ? Un lieu psychique ? Son objectif est si confus que tout est facteur de trouble à commencer par le choix de l'analyste : au moment du transfert (on n'y coupera pas) faudra-t-il mieux revivre les absences du père ou les conflits avec la mère ? Trouver un bon père ou une bonne mère ? Être amoureuse d'une femme ou d'un homme ? Elle finit par appeler le premier nom de la liste que Martine lui a laissée : celui-là aurait passé la cinquantaine, il s'intéresserait à la peinture. La voix jeune et masculine qui lui répond la déconcerte : un fils ? un secrétaire ? Un amant, se dit-elle, atterrée. Mais alors, le transfert ? Elle ne va quand même pas s'engager dans cette impasse. Bizarrement – ou, pour mieux dire, *évidemment* – elle prend rendez-vous avec

cet analyste qui n'aime sans doute que les hommes et ne pourra en aucun cas s'intéresser à elle. Elle peut d'ailleurs le vérifier d'entrée de jeu à l'espèce de brusquerie lointaine avec laquelle il l'invite à s'asseoir dans son cabinet. Si incohérentes que soient alors ses pensées, elle décide en tout cas qu'elle ne reviendra pas : elle s'est trompée; le décor de la pièce la rebute, lui-même est trop bourru, il ne regarde pas en face, il a les cheveux blancs, il s'est assis trop à l'écart, il est probablement lacanien et par-dessus le marché homosexuel.

Oui ?

Souvenir de Jacques racontant sa première séance et la fantastique jouissance d'avoir acquis le droit d'être écouté : je peux y aller, je paye. À vrai dire, en ce qui la concerne, ce serait plutôt l'inverse : pas de jouissance et s'il faut y mettre le prix, c'est en punition d'avoir été trop longtemps muette. À moins encore qu'elle ne vienne acheter ici ce droit de parler qu'on lui a longtemps refusé et qu'elle ne s'est jamais reconnu. Cette fois, ça y est, plus d'échappatoire, il va falloir s'y mettre : *ma mère*, oui, la Mère, le monde de la mère, ses genoux,

ses seins, ses mains, ses cigarettes, sa façon de siffler ses chiens, ses récits, sa voix, sa voix lisant, ses mains sur un livre. Et encore ses robes, son parfum, son dé à coudre et ses ciseaux, le tintement de sa gourmette en or, son briquet, son lit, son manteau de marmotte. Essayer ses bagues, écrire avec son stylo, s'entortiller dans son foulard – laisse-moi battre tes cartes, toucher ton poudrier, laisse-moi monter sur tes genoux : supplications que la mère ignore, écartant l'enfant d'une main distraite. L'écouter lire, entrouvrir son sac, la regarder coudre, courir derrière elle dans la rue, attends-moi, ne me laisse pas, maman, tu vas trop vite.

Oui ?

Elle a retrouvé l'autre jour ce livre d'enfant à couverture brochée, d'un jaune indécis. Le dos partiellement déchiré vire au brun, la jaquette illustrée a disparu. Quelqu'un – elle-même ? une de ses sœurs ? – a repassé à l'encre le nom de l'auteur, PIERRE MAËL, mais négligé le titre *Le Trésor de Madeleine* et le nom de l'éditeur, HACHETTE, au bas de la couverture. Il y a

Voit-on mieux au sortir d'un livre ? Vous rêvez, dit Bougeault, reprenez-vous, apprenez à lire sans vous laisser griser, les romans sont un poison.

Ce paysage, ces fleurs, ces détails que les yeux glissants de la lecture, ces yeux comme affolés volant à travers l'histoire n'ont pas appris bien sûr à reconnaître. Ils sont ailleurs, absents, zigzagants, ils ne voient rien, quelque chose s'est plaqué sur l'iris en lisant : une couleur, une image en filigrane à travers quoi le monde se déforme comme derrière un vitrail. Docteur, cher Winnicott, comment apprend-on à voir sa vie, le monde, le *self*, et que faire de tous ces détails, comment quitter ce jeu forcé, cette attente, ce silence, toute cette peine, se dit-elle souvent, oh finir, aller jusqu'au bout, s'abandonner au livre, s'ensevelir trois jours et trois nuits, petite mort, avant de repasser le seuil égarée reprenant pied, je lisais, que m'est-il arrivé ?

Achévé d'imprimer en novembre 2007
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2018 – N° d'édition : 155623
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2008
Imprimé en France